

Le nom de Niger fut pour le malin empereur un trait de lumière.

Niger, depuis qu'il n'était plus retenu par la crainte de pencher vers l'opinion de Mélas, avait mis passablement de vin dans son eau de conservateur. — Il était un conservateur indépendant : il était loin d'approuver toutes les sottises de Soulouque : il soutenait Soulouque parce que Soulouque était au pouvoir ; mais certes il n'eût rien fait pour l'y porter ; il le regretterait peut, si quelque révolution honnête venait à le renverser, etc., etc...

Soulouque eut vent de ce propos.

— Je punirai l'un par l'autre ces insolents médecins, se dit-il. Je vais mettre ces deux bêtes ennemies dans la même cage ; elles se déchireront à belles dents. Je le saurai, et je serai vengé... ce qui ne m'empêchera pas de les conserver pour me guérir, en cas de besoin.

Il y avait six semaines que Mélas habitait un petit cachot assez confortable, propre du moins et suffisamment aéré. Il était assis devant sa table de bois blanc, et il taillait sa plume pour transcrire une page d'éloquents objurgations contre les routiniers, les amateurs de la vieille ornière, etc., lorsque le geôlier entra sans se faire annoncer.

Il apportait matelas, draps, couvertures, bois de lit, tout ce qu'il fallait, en un mot, pour établir, côté à côté avec la couchette de Mélas, une autre couchette.

— Le docteur Niger a mal parlé de Sa Majesté, dit à Mélas le vieux Cerbère, et il vient, à partir de ce jour, habiter avec Monsieur. Monsieur aura de la compagnie et ne s'ennuiera plus, d'autant qu'on m'assure, ajouta le bonhomme avec un sourire de porte-clés, que Monsieur est on ne peut mieux dans les papiers du docteur Niger.

Six heures sonnaient à l'horloge de la prison, lorsque Niger fut introduit dans le cachot qui allait désormais lui être commun avec Mélas.

Niger n'était point prévenu... Aussi, lorsqu'il se trouva face à face avec l'homœopathe, sa stupeur fut extrême. L'écarquillement de ses yeux avait quelque chose de comique, et représentait assez bien l'étonnement terrifié d'un caniche qui se trouverait tout à coup interné dans la cage du lion.

Du reste, cet étonnement ne fut pas longtemps muet. Il se tourna en colère, et vint éclater comme une bombe sur la tête du pauvre Mélas.

— En voici bien des vôtres ! dit l'allopathe, et je reconnais une fois de plus l'esprit alambiqué d'un sectateur des nouvelles doctrines. Vous vous êtes fait mettre en prison afin que Faustin eût l'idée de m'y mettre à côté de vous !

Mélas laissa passer cette première bourrasque, et se contenta de demander à Niger comment il se portait.

— Très-mal, répondit celui-ci d'un ton roguet. Je suis extrêmement fatigué.

— Veuillez donc vous asseoir, lui dit Mélas avec calme, tout en lui avançant l'unique chaise de l'appartement, et s'asseyant lui-même sur son lit.

— Vous moquez-vous de moi ? cria Niger. Quand je dis que je suis fatigué, je parle de ma santé, et point de mes jambes. Vous savez bien qu'avec mon embonpoint j'ai besoin de faire beaucoup d'exercice. Ce sera facile dans cet étroit quadrilatère !

Mélas lit observer qu'on avait une heure de promenade tous les jours dans un immense préau. Il n'ajouta pas qu'en temps de liberté, Mélas était connu pour ne faire guère d'exercice que par les jambes de ses chevaux.

— Qu'écrivez-vous là ? reprit après une légère pause le nouveau venu : sans doute quelque ridicule plaidoyer en faveur de vos sottises théoriques, quelque ramassis de faits controvèrsés, de raisonnements boiteux, de conclusions forcées, de paralogismes de toutes sortes qui vous devraient mener aux Petites-Maisons !

— Peut-être, répondit Mélas en souriant. Assurément nous ne sommes pas loin des petites maisons. Trouvez-vous cet appartement si large ?

Niger regarda son interlocuteur avec l'expression désappointée d'un amateur qui voit rater, deux ou trois fois de suite, entre ses mains, une arme de précision. Par cette accumulation d'épithètes insultantes, Niger s'était cru sûr d'allumer la colère de Mélas, et il n'avait fait qu'exciter son sourire.

— Ah ça ! qu'avez-vous donc, docteur Mélas ? lui dit-il. Et seriez-vous malade, que vous refusez de vous disputer ?

— Docteur Niger, reprit le premier occupant, écoutez-moi. Vous avez été pris à l'improviste par le plaisant caprice de Sa Majesté. Pour moi, quelques mots de notre gardien m'ont annoncé, dès ce matin, votre visite ; et dès ce matin, j'ai réfléchi sur cet incident. Le résultat de mes réflexions est un dessein, dont je vous ferai part d'autant plus volontiers que votre aide m'en rendrait l'exécution beaucoup plus facile.

— Dites, grommela Niger.

— Ma première impression, je vous l'avouerai franchement, cher confrère, lorsque j'appris votre prochaine arrivée en ces lieux, ne fut rien moins qu'agréable. Comment, me disais-je, voici que pour la première fois de ma vie, j'apprenais à goûter les douceurs du repos, de la paix, de l'étude silencieuse et solitaire ; et il faut que ce batailleur de Niger vienne troubler mon tranquille bonheur ! Cet ouvrage, auquel je travaille avec tant d'amour, il faudra y renoncer ; car le moyen de composer, lorsque l'on est toujours en guerre ! Et Niger assurément ne vient pas ici avec des dispositions pacifiques. Vous voyez, par parenthèse, que je vous avais assez bien deviné.

— Ce n'est pas difficile. Et après ?

— Après, je me dis : " Mais Niger ni moi, nous ne sommes des enfants. C'était bon de nous chauffer de temps à autre, quand nous nous rencontrions, tout au plus une ou deux heures chaque soir. Mais maintenant que, sur vingt-quatre heures chaque jour, nous allons passer vingt-quatre heures à quelques mètres à peine l'un de l'autre, cette vie de lutte perpétuelle ne serait pas

tenable. Autant vaudrait enfermer ensemble un lion et un tigre, ou deux chiens enragés, ou Soulouque lui-même et le rusé mulâtre qui le voudrait supplanter. C'est là le tour que nous a voulu jouer Sa Très-Gracieuse Majesté. A nous de lui en jouer un meilleur en vivant à peu près en paix. — Je ne sais si je pourrai amener Niger à penser comme moi. Mais je sais bien qu'il ne réussira pas à me faire penser ni agir autrement qu'il me plaît d'agir et de penser. J'aurai ainsi le triple avantage, de vivre en paix, d'avoir l'esprit libre et du temps pour achever mon livre, et de faire la nique à l'illustre époux de l'impératrice Olive. Il croit m'envoyer un ennemi, une sorte de monstre pour me dévorer. Je veux apprivoiser ce monstre, m'en faire un compagnon supportable, peut-être un ami. "

— Votre sagesse m'étonne, répondit Niger, calme pour la première fois. Mais que ferez-vous si je n'ai pas la force de vous imiter, et que la fantaisie me prenne de vous chercher noise, comme nous faisons jadis, à propos de bolles ?

— Ce que je ferai ? Je ne ferai rien du tout. Je vous laisserai vous quereller tout seul. Cela ne sera pas long. On est bientôt las de se battre contre des moulins à vent. Si vous êtes de mauvaise humeur, je tâcherai de vous ramener à une plus douce disposition. Si je n'y puis réussir, je retournerai à mon travail, et vous laisserez tête-à-tête avec vos méchantes pensées. Quand vous voudrez causer, ou même discuter, vous me trouverez toujours prêt. Dès que je verrai la causerie tourner à l'aigre et la discussion menacer de devenir dispute... serviteur. Je suis pour la paix à tout prix. Sans un ennemi, comment pourriez-vous faire la guerre ?

Le docteur Niger était un homme d'esprit, et même, en dépit de quelques manies, un homme de bon sens. Le raisonnement de Mélas lui parut absolument sans réplique, et il trouva plaisant de tourner à leur plus grand avantage une association que Soulouque leur avait évidemment imposée comme un supplice.

Il réfléchit un instant, puis, tendant la main à son confrère :

— Vous êtes un galant homme, lui dit-il. Et, qu'Hippocrate me pardonne, pour un homœopathe vous raisonnez fort bien. Je consens à entrer dans votre conjuration. Moi non plus, grâce à mes malades, je n'ai guère eu le temps de travailler, depuis que j'ai quitté les bancs de l'école. Je sens que cela me fera du bien de réfléchir à mon aise, après avoir beaucoup observé, et de réviser le résultat de mes observations et de mes réflexions... J'ai là, dit-il en se frappant la front, tout un livre contre l'homœopathie.

On demanda une seconde table et une seconde chaise, et, séance tenante, Niger se mit en devoir de commencer son œuvre.

Comment exprimer tout le plaisir que Niger goûta dans ce travail, plaisir nouveau à force d'avoir été discontinué depuis longtemps, plaisir qui lui rappelait les jours studieux de sa jeunesse ? Ceux-là seuls comprendront ce sentiment qui, entraînés par le courant de la vie, absorbés par les préoccupations pratiques d'une profession, n'ont jamais eu, depuis des années, une journée à eux pour recueillir leurs idées et jeter seulement sur le papier tant de belles et bonnes choses dont ils sentent les germes s'agiter confusément au fond de leur âme.

Niger passa plusieurs heures à planter les jalons de son livre : il en contempla d'avance, dans le lointain d'une exécution qu'il se figurait achevée, l'ensemble majestueux, les profondes perspectives, les détails pleins de charme et de finesse. Il eut un instant, et sans avoir traversé les labours de la composition, une sorte de vue prophétique de son œuvre : il en fut ravi ; et, comme la modestie ne l'éblouait pas, cette œuvre lui sembla tout simplement un chef-d'œuvre.

Lorsqu'à huit heures, Paul apporta aux deux camarades un plat de lentilles pour leur souper, Niger en dévora les trois quarts avec un appétit qu'il ne se connaissait pas.

En se couchant il s'écria :

— Mais c'est un paradis que cette prison !

C'était le charme de la nouveauté qui lui arrachait cette exclamation, et je suis sûr que vous ne voudriez pas la prendre au pied de la lettre.

Au bout de quelques jours, Niger trouva bien des ronces et bien des pierres sur cette route de la composition littéraire, qui lui était apparue si riante au premier moment. Il manquait d'un certain nombre de documents, pour lesquels il aurait eu besoin de consulter la bibliothèque publique de Port-au-Prince : ou bien il lui semblait que les murs de sa prison allaient lui tomber sur la tête, et écrasaient ses idées au moment où elles se disposaient à prendre leur essor. Un petit tour dans les bois ou sur le bord de la mer eût singulièrement rafraîchi son cerveau et dégoûrdi son imagination.

Alors il retombait dans son vieux péché ; il querellait Mélas à tort et à travers. — Mais celui-ci, sauf de rares exceptions, ne se laissait pas gagner par la contagion ; et son calme finissait toujours par ramener Niger à une sorte de résignation.

Enfin, grâce à cette persistance de bonne humeur de la part de Mélas, grâce aux efforts faits par Niger de son côté, grâce au travail qui aidait à passer quelques-unes des heures les plus lourdes de la journée, le cachot des deux médecins, sans être toujours un paradis, ne fut jamais un enfer. C'était déjà beaucoup.

Et encore, je dois dire qu'un jour arriva où cette prison devint, pour ne presque jamais cesser de l'être, une image du ciel.

A force de voir la patience avec laquelle Mélas supportait son humeur tantôt sombre et tantôt violente, Niger finit par concevoir pour son compagnon de captivité, non-seulement une profonde estime, mais une vive reconnaissance et une vraie amitié.

Un matin, il ne put s'empêcher de le lui dire. Ils s'embrassèrent, presque en pleurant, et de ce moment il n'y eut plus jamais un mot entre eux.

Les deux amis étaient dans cette heureuse disposition. L'étude et l'amitié se partageaient leurs journées. Il n'y avait pas, je crois, dans le monde, de prisonniers dont le sort fût plus digne d'envie. Suffisamment bien logés, vêtus et nourris, ils comprenaient que ce qui pouvait, par ailleurs, manquer à leurs aises était bien plus que compensé par cette paix qu'ils n'avaient pas connue jusque-là, et cette conquête que chacun d'eux avait faite d'un ami dans celui qu'il avait été habitué à considérer comme un adversaire.

Mélas et Niger avaient tous deux l'âme bien faite ; la reconnaissance, par un mouvement tout naturel, les porta vers Dieu. Ils se ressouvirent de leur première communion ; et dans les longues conversations des soirs d'hiver, ils cherchaient tous deux à retrouver la foi. Mais ils avaient trop de chemin à faire en arrière pour le pouvoir faire sans guide ; et ils étaient, dit l'Évangile, comme deux aveugles cherchant à se conduire l'un l'autre.

Cependant leur bonne volonté devait être récompensée. La Providence envoya dans la même prison qu'eux un prêtre plein de zèle, de science, d'esprit, et d'une incomparable douceur. Cette douceur n'exclut pas la fermeté ; car l'abbé avait déçu à Soulouque pour l'avoir trop ouvertement repris de ses désordres.

Les deux docteurs virent le prêtre au préau ; pendant quelques semaines il leur fit le catéchisme, en se promenant avec eux à l'heure de la récréation. Ayant profité de ses leçons et de ses conseils, ils sentirent leurs esprits éclairés, et ouvrirent leurs cœurs à la religion.

C'est alors que Niger, pour sortir de cage lui et son ami, s'avisait de l'expédition suivante.

Il adressa à Sa Majesté Haïtienne une lettre ainsi conçue :

TRÈS-PUISSANT EMPEREUR,

" Deux de vos fidèles sujets, auxquels vous avez rendu, sans le savoir peut-être, un immense service, viennent en remercier Votre Majesté.

" Vous avez fait placer dans le même cachot le docteur Mélas et le docteur Niger, dont la rivalité, pour ne pas dire l'imitation, était fameuse dans tout Haïti. En se voyant de près et longtemps, ils ont appris à se mieux connaître. D'ennemis qu'ils étaient, ils sont devenus amis à rendre et à dépendre.

" Tous deux riches et bien posés dans le monde, ils considéraient, avant leur emprisonnement, comme indispensables au bonheur une foule de choses dont ils ont reconnu la parfaite inutilité depuis qu'ils s'en sont si bien passés sous les verrous impériaux.

" Pourtant, le soin de leur santé et le désir de revoir leurs amis font souhaiter vivement aux soussignés de cesser d'être les hôtes de Votre Majesté.

" Ils ont donc résolu, si vous ne les relâchez au plus tôt, de renoncer absolument à l'exercice de la médecine. Votre Majesté sait que, sans vanité, Niger et Mélas sont les deux meilleurs, pour ne pas dire les deux seuls médecins

d'Haïti... Et Votre Majesté peut tomber malade...

" Il se pourrait que Votre Majesté voulût punir l'audace des soussignés en les faisant mourir. Comme ils n'ont, l'un et l'autre, ni femme ni enfants, qu'ils ont eu d'ailleurs récemment le bonheur de revenir à Dieu, Votre Majesté ne pourrait faire une chose qui leur fût plus indifférente... Mais, encore une fois, qui soignerait Votre Majesté, si Votre Majesté tombait malade ?

" Nous avons l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

" De Votre Majesté,
" Très-puissant Empereur,
" Les très-humbles, très-obéissants et très-fidèles serviteurs et sujets,

" Docteur MÉLAS, Docteur NIGER. "

La malice était un peu cousue de fil blanc, et renouvelée du Louis XI de Casimir Delavigne. Mais nos docteurs savaient bien que Soulouque n'était point lettré ; ils avaient tout lieu d'espérer qu'il ne soupçonnerait pas le plagiat, et prendrait la chose au sérieux.

De fait, ils furent relâchés le jour d'après. Ils sont encore, à l'heure qu'il est, les deux flambeaux de la médecine haïtienne. Seulement ces flambeaux ne sont plus ennemis, bien qu'ils continuent d'éclairer, l'un l'hémisphère homœopathe, et l'autre l'allopathique.

Que de blancs et de blanches, chers lecteurs et chères lectrices, devraient prendre exemple sur ces sages couleurs de suite !

C'est un grand art pour être heureux que de tirer de chaque chose et de chaque personne le meilleur parti possible.

Vous donc qui avez des parents d'une humeur fâcheuse, ou des voisins difficiles à vivre, ou un mari emporté, ou une femme acariâtre, ou des amis susceptibles, ne cherchez pas à corriger parents, voisins, époux, amis. Outre que vous n'avez pas toujours mission pour cela, vous y perdriez le plus souvent votre grec et votre latin.

La meilleure manière d'empêcher tous ces caractères incandescents de mettre le feu à votre intérieur, c'est de vous corriger vous-même.

Toute discussion, toute collision, toute guerre, suppose deux partis en présence, deux personnes voulant, ou du moins acceptant la lutte. Ne la cherchez, ne l'acceptez jamais. Cédez toujours, — sauf, bien entendu, les cas où la conscience est engagée, et ceux où il s'agirait de personnes que vous avez mission de former et auxquelles nuiraient de trop faciles concessions.

Vous éviterez ainsi la plupart des occasions de querelle. Au lieu que votre vie de tous les jours soit une véritable prison, un intolérable enfer, vous aurez au moins la paix.

Qui sait si, en gagnant par votre douceur les cœurs de ceux qui vous sont chers, vous n'arriveriez pas à les tourner vers Dieu ?

Y a-t-il un plus beau triomphe ? Et ne vaut-il pas bien la peine que vous vous géniez un peu pour l'obtenir ?

La théologie des Plantes

— OU —

HISTOIRE INTIME DU MONDE VÉGÉTAL

— PAR —

M. L'abbé CHAUDE

1 beau volume in-12 Prix Franco 75 cts.

ETUDE DES FLEURS BOTANIQUE

ÉLÉMENTAIRE, DESCRIPTIVE ET USUELLE

SIXIÈME ÉDITION

Par M. L'abbé CARIOT

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ BOTANIQUE DE LYON

Trois volumes in-12 Prix Franco 84.25.

NOUVEAU MANUEL

— DC —

JARDINIER

à l'usage des Jardiniers Fleuristes, Maraîchers, Fruitières, Amateurs, etc.

Par MOLERI

1 volume in-12 Prix Franco 38 cts.